

THE PILL®

Picturale pastorale, celle qui relie les sources.

Marianne Derrien

« Je sais les cieux crevant en éclairs,
et les trombes
Et les ressacs et les courants : je sais le soir,
L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes,
Et j'ai vu quelquefois ce que l'homme a cru voir !
J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
Illuminant de longs figements violets,
Pareils à des acteurs de drames très antiques
Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !»
Arthur Rimbaud, extrait Le Bateau ivre, 1871

Tous les destins s'ancrent dans la rivière. Les eaux pluviales tombent sur les terres, ruissellent à la surface, s'infiltrant dans les sols, elles forment alors des sources qui se mélangent ici pour devenir l'Isère. C'est à la confluence de ces eaux, qui collectent, stockent, érodent qu'Eva Nielsen a emporté sa peinture vers des mondes qu'elle n'avait jusque-là encore jamais explorés : le cuir et la soie. Romans-sur-Isère, où se trouvent les Tanneries Roux, elle y est revenue chaque mois de cette année, alors que nous vivons un dérèglement inouï dans nos relations aux autres, dans nos mobilités et nos chairs.

Peintre, elle a investi avec son matériel l'atelier perché au dernier étage de la tannerie. En s'y installant, elle a vite capté la lumière naturelle chaude et forte de Romans. Captivée par les récits personnels et collectifs qui se déposent en strates sur les lieux, l'artiste a traversé ces paysages qui lui étaient inconnus, quittant les chemins habituels pour dériver et se plonger littéralement dans des temporalités nouvelles de recherche et de production si précieuses dans une vie d'artiste.

Face à une toile d'Eva Nielsen, j'ai souvent la sensation d'être là – devant la peinture – et ailleurs – un ailleurs de la peinture. Une première sensation s'installe, celle d'un sentiment proche ou lointain vis-à-vis de paysages que l'on connaît, que l'on affectionne.

Plus étrange encore, on se remémore des lieux où l'on n'est encore jamais allée. Pour ce faire, Eva Nielsen expérimente, mélange, superpose ses archives, qui remontent à la surface de la toile et de la mémoire. La peintre puise inlassablement dans une banque d'images personnelles, fruit d'une prospection de plusieurs années, constituées de reproductions d'œuvres d'autres d'artistes, d'images prises par elle-même lors de déplacements, d'innombrables références picturales, littéraires anciennes ou contemporaines. Un flux incessant d'images qui ne la quitte jamais, pour déplacer et « pour lancer l'atelier », selon ses termes. Ellis Island, titre d'une œuvre plus ancienne de l'artiste, apparaît à nouveau dans ce répertoire iconographique telle une vision, une revenante, une image spectrale. Bien plus qu'un motif, c'est un souvenir, une émotion vive face à l'histoire, à ces lieux marqués par les tragédies humaines des siècles passés. Un ici et des ailleurs qui préoccupent l'artiste, constamment traversés par des mutations actuelles, jusqu'à la disparition de certains paysages urbains, industriels et naturels où l'empreinte de l'humain est toujours en cause. Pastorale parfois désenchantée, sa peinture s'envisage comme une boucle temporelle qui revisite sans cesse ce thème antique pictural et littéraire pour s'incarner désormais en une multitude de visions, entre illumination profane, fantasme et destruction.

THE PILL®

Cuir, soie, toile : des surfaces atmosphériques

Dissimuler, montrer, altérer, colorer, dissoudre : ces gestes sont ceux de la peintre. En révélant la supra-sensibilité du médium pictural, ses œuvres augmentent notre relation au monde en nous reconnectant à lui.

Eva Nielsen ne cesse de provoquer cette rencontre presque sentimentale, voire mélancolique, entre la peinture et la photographie par la diversité de techniques d'inscriptions et de supports qu'elle use afin de retrouver, de répéter certains gestes que l'on apprend en tirant ses propres images en laboratoire. À une autre échelle et dans un autre contexte de production, la tannerie est également un lieu où la matière baigne, où la question de l'impression du temps est déterminante. Tout au long de la résidence, Eva Nielsen a envisagé plusieurs séries de nouvelles peintures, principalement de très grands formats, en commençant par des résidus d'images imprimés sur des transparents accrochés aux murs de l'atelier, puis en s'emparant des chutes de cuir, de toile, dont la maîtrise se précisa chaque semaine, chaque mois avec les équipes de la tannerie et de la soierie. Petit à petit, toutes ces images ont filtré, infiltré le cuir puis la soie, plus spécifiquement l'organza, afin de retrouver cette dimension granuleuse et chatoyante si chère à l'artiste. Sur le cuir, des sfumatos peints à l'huile font remonter les images imprimées ou sérigraphiées à la surface telles des particules qui flottent dans l'eau. Aléa de flux, de voiles, de voilages, la peinture devient cinématique, cinétique, elle reprend son souffle, laisse passer l'air entre les éléments.

Dans un mouvement à la fois arbitraire et d'une grande précision, Eva Nielsen a souhaité également allier avec beaucoup de minutie ces matières en des combinaisons inattendues, voire inédites, qui relient les gestes de la tannerie à ceux de la peinture mais également à ceux de la couture. L'irrégularité des surfaces et ensuite la dimension de certains cuirs se sont imposées à la conception de chacune des pièces.

La peinture ou la sérigraphie se faisant directement, sans autre intermédiaire, le cuir ayant donné l'échelle, il a fallu du temps pour choisir les chutes et les teintures qui allaient correspondre, passant de la couleur terreuse à une couleur plus sombre, totalement noire. La soie révèle quant à elle les fonds peints de la toile-cuir avec l'image imprimée, qui s'interpénètrent. L'étoffe devient une nouvelle protagoniste, à la manière d'une membrane plus ou moins translucide : elle agit et réagit à la réfraction de la lumière en absorbant l'invisible pour le raviver. De par la consistance de ces matières, leur comportement, leur charge symbolique et leur force latente, l'artiste affirme progressivement la dimension magnétique, photochimique et alchimique de sa peinture devenue teinture, et inversement. La peinture devient miroitante, se trouble, se meut. Alors que la vue est l'organe avec lequel nous avons cru tout voir et tout savoir, organisant le monde dans notre perspective, notre œil ne saisit pas tout de suite ce qu'il est en train d'observer tant l'hybridation de ces matières devient solaire, presque cosmique.

Le travail de rivière ou la peinture sédimentée

Comme une eau qui s'écoule entre apparition et disparition, les techniques de filtrage sont omniprésentes dans les procédés tant picturaux que sérigraphiques. L'œuvre baigne littéralement dans des liquides pour faire image, comme le cuir qui passe de longues périodes à tremper dans le lit de la rivière. La soie amène encore autre chose, une vibration, un rythme. Dans ce dialogue avec la peinture sur cuir, la soie ouvre un espace clos et semble déchirer le voile posé sur des formes architecturales en apportant de la lumière et de l'air. Toute une géographie sociale entremêlée de géologie, d'histoire et d'urbanisme est dévoilée par l'artiste, de la roche des montagnes du Vercors au béton d'édifices plus ou

THE PILL®

moins récents. La relation aux paysages et à l'architecture est très forte, inévitable dans son œuvre qui se fragmente petit à petit, se rassemble à d'autres endroits et se construit souvent en plusieurs morceaux.

Construire, puis démolir, casser, couper, briser pour reconstruire. Ces allers-retours entre désertion et activité façonnent notre relation à la ville, aux interzones entre ville et campagne, aux zones pavillonnaires. Des espaces parfois abandonnés sont juchés de préfabriqués tels des abris au bord des routes : des parcs, campings et villages de vacances dans la Région Auvergne-Rhône-Alpes, à la fois terrains de jeux et de loisirs pour certains et lieux de survie pour d'autres. La fragilité de ces espaces résonne avec la rudesse du paysage que l'on contemple par la vitre d'une voiture, d'un TER ou lors de balades dans les massifs et les bois.

Plusieurs références, notamment américaines, sont chères à Eva Nielsen, qui se nourrit de l'écriture politique de Henry David Thoreau. Les paysages qu'il a traversés ont façonné ses mots. À partir de son expérience, Thoreau présente une économie de vie souhaitable et réfléchit à l'émancipation intellectuelle et spirituelle au XIXe siècle. La peinture, tout comme la littérature, peut devenir une affaire de résistance à l'emprise de la pensée dominante et des croyances. Avec beaucoup d'attention, Eva Nielsen a longuement observé les zones périphériques entre Grenoble et Valence, avec leur réseau de routes et de chemins menant à Romans-sur-Isère. Chacune de ses peintures est un réservoir d'observations et de perceptions qui décèlent la menace qui pèse sur le milieu naturel. Cyclique dans son attention aux variations lumineuses et saisonnières, circulaire dans son économie et son iconographie, sa peinture fabrique une archéologie de la mémoire, celle des ressources naturelles et de la préservation des espaces. Malgré ce besoin de satisfaire notre soif d'inconnu et d'imaginaires, c'est cet envers du monde qu'Eva Nielsen retrouve à la lecture de Pastorale américaine de Philip Roth lors de sa résidence. Révélant les failles d'une famille américaine, l'un des lieux phare de cet ouvrage est une tannerie, « lieu magique entre tous » où se tisse en filigrane un parallèle entre ces savoir-faire et les parcours de vie des personnages. À la lisière de la fiction et de l'autobiographie, l'auteur traite de thèmes aussi puissants que le poids de l'histoire et de l'héritage culturel, familial, ou la transmission au cœur du rêve américain, de son apogée et de son déclin.

Un rêve façonné par le travail, la réussite, le leurre et les faux-semblants peut s'effondrer avec fracas à cause d'une infime fissure. Cette construction en mille-feuille permet de déployer différents niveaux et perspectives de lecture, qui résonnent avec la désintégration d'un mythe. Tout comme ce roman, la peinture d'Eva Nielsen alterne présent et passé dans une succession de souvenirs et de chocs entre ce qui a été, ce qui n'est plus et ce qui s'anticipe.

À la lisière, des mondes en creux

Puissante, inspirée et poétique, la peinture devenue étoffe devient le support de plusieurs contextes. Avec la sérigraphie, c'est comme si une machine de vision dessinait l'image, à la fois calque et photocopie, entre transparence et opacité. Ces processus – quasiment magiques – permettent à l'artiste d'intervenir directement sur la chimie du développement de l'image. Ni vraiment un collage, ni vraiment une photographie ou une impression, ni vraiment une peinture mais tout cela à la fois. Entre hybridation et tissage, un palimpseste d'images et de matières superposées s'imbriquent pour constituer des écosystèmes aux compositions ambiguës, entre planéité et profondeur.

Ludiques, libératrices et transgressives, ces actions d'altération, d'agrandissement, de recadrage, de brouillage sont une manière de tordre notre résistance aux images et à leur diffusion massive. Loin d'être

THE PILL®

une simple description de lieux qu'Eva Nielsen parcourt, traverse ou regarde, sa peinture propose avant tout un rapport à ces lieux, qu'il soit mémoriel, affectif ou bien documentaire. Nous menant vers un entrelacs d'univers parallèles, multiples et hybrides, l'artiste élargit sa propre capacité imaginative sans se donner de limites, expérimente les potentialités infinies offertes par ces combinaisons. L'alliance est présente à tous les niveaux de son processus. Son approche plurielle est au fondement de cette recherche en forme de constellations. Eva Nielsen fait de sa peinture le socle de ses déambulations et la façonne en marchant, en conduisant à la découverte d'autres lieux jusqu'à son point de chute, l'atelier.

L'expérience du déplacement, du vagabondage, du voyage est cruciale. Avec l'architecture, avec les agencements de lieux imbriqués dans des lieux naissent des formes et des modes de vie : c'est une symbiose totale entre le vivant et le minéral, entre l'humain et le non-humain, qui comme le voyageur des Villes invisibles, célèbre ouvrage d'Italo Calvino, explore des manières d'exister. Floutant les frontières entre les médiums, les pratiques et les motifs, Eva Nielsen altère la lisibilité et procède à une anatomie de la dévastation du paysage urbain. Avec un principe de construction et de déconstruction, sa peinture nous informe sur le déclin économique et l'exode qui ont entraîné l'abandon de nombreux bâtiments.

C'est à travers son regard sur cet héritage urbain moderniste et postmoderniste, entre préservation et disparition, symptômes ou fantômes d'une infrastructure urbaine vieillissante, qu'elle façonne un kaléidoscope d'images et d'associations libres qui réapparaissent entre les plis de ses œuvres. Tout peut se régénérer, se recycler, se revivifier, se diversifier. Ici ou là, c'est le temps d'une opération d'urbanisme mettant en avant les durées de l'architecture, un temps vécu et ressenti qui nous fait partager l'évolution créatrice d'une ville comme un être vivant qui raconte sa vie et non son histoire. Les entrailles de l'architecture révèlent des couches sociales par la façade des bâtiments. Surgissent à leur surface des forces inconnues et des énergies : des trous, des creux et des pleins, des flous et des nets, des creux qui sont des pleins, des espaces vides. Aussi, la lumière, l'air passent à travers ces architectures-villes-paysages. Un sentiment d'inachevé, comme dans un rêve, devient palpable par cette prise directe avec l'accélération de la transformation des villes. Tel un collage cubiste, des temps multiples se rencontrent et se juxtaposent en formes planes et mixtes qui imposent leur matérialité. Avec ces territoires qui ne cessent de se réécrire, Eva Nielsen peint les strates de villes imaginaires ou invisibles, de la friche à la ville-campagne, villes-sources ou cité-jardin, qui contiennent des chemins transposables qui convergent et divergent comme des transferts d'une forme à une autre. Des formes qui circulent et qui migrent à la manière en quelque sorte d'une ville qui se copie¹. C'est certainement ici que réside toute la dimension vivante de sa peinture. En analysant au sens chimique les composants d'une ville, d'un territoire entre voyage et immobilité, dessein et désordre, réel et imaginaire, passé et avenir, vide et prolifération, poids et légèreté, invisible et ailleurs, Eva Nielsen ne cesse de traverser son propre cosmos afin d'explorer en profondeur nos multiples manières d'exister.

¹ Italo Calvino, Les villes et les morts, in Les Villes invisibles, Folio, Paris, 2013, p. 134-136.